



LA CARICATURE ANGLAISE

AU TEMPS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

ET DE NAPOLEÓN



Pour l'histoire des époques tourmentées, aucune source n'est à dédaigner, aucune manifestation de la colère des partis en lutte ne doit être négligée. Le terrible quart de siècle de la révolution française et de l'empire n'a pas eu de témoins plus passionnés que les caricaturistes anglais. A part leur valeur personnelle, le génie de Gillray, le talent pensif de Rowlandson, les inventions plus ou moins comiques de quelques autres, ils nous sont précieux comme interprètes fidèles, bien qu'avec une indépendance capricieuse et violente, des mouvements de l'opinion britannique. Au témoignage d'un contemporain, lorsque Gillray exposait un dessin nouveau, une foule considérable se pressait devant la boutique et poussait des cris. Les excellents ouvrages de Wright et de Champfleury et les récentes publications illustrées sur Napoléon font connaître les éléments essentiels du sujet. Mais, pour en bien saisir l'importance historique, il faut explorer avec soin l'œuvre complète des dessinateurs.

Je prends la plume après cette investigation, croyant à peine nécessaire de m'excuser si je fais un peu de chronologie : la date des principaux dessins est essentielle pour suivre avec exactitude l'évolution des idées.

I

Il importe avant tout de savoir comment on traite les deux grands libéraux dont la vieille intimité fut brusquement transformée en brouille à mort par les événements parisiens, Burke et Fox. Depuis longtemps la caricature, traduisant le patriotisme étroit et féroce d'une grande partie du public, ne ménageait pas Edmond Burke, et le costumait en défigurant ses idées comme ses intentions. De cet Anglais d'Irlande, aussi Anglais et aussi anglican que possible, elle faisait un Irlandais séparatiste, un jésuite en bonnet carré, un chancelier de l'Inquisition toujours reconnaissable à son long nez et à ses lunettes. Désormais, sans lui témoigner des égards inattendus, elle lui sait gré d'être l'ennemi de la révolution et de Fox. Celui-ci pleure l'abandon du chien Burke à lunettes qui s'en va vers un autre maître, William Pitt. L'auteur de tous ces dessins, Gillray, nous montre aussi « le révolutionnaire athée troublé dans son travail de nuit. » Ce personnage est assis à sa table de travail entre une gravure et une brochure. La gravure, c'est l'exécution de Charles I^{er} : il ne peut être encore question de Louis XVI, puisque nous ne sommes qu'en 1790. La brochure, c'est le récent sermon du docteur Price, — nous dirions aujourd'hui la conférence, — qu'il a donné devant la « Société de la révolution, » à la louange de la Constituante française. Mais voici qu'au milieu des nuages s'avance quelque chose d'énorme et d'offensif :

le fameux nez de Burke et les deux lunettes à côté desquelles brillent la croix et la couronne. En guise d'étendard se déploient les *Réflexions sur la révolution*, qui font de Burke le contre-tribun de l'Europe monarchique. Ainsi le fameux libéral-conservateur devenu conservateur-réactionnaire vient-il anéantir les rêves des perturbateurs.

En revanche Fox, l'admirateur des Français en révolte, est déchiré à belles dents. Exagérant la négligence réelle, quelque peu affectée, de son costume, on nous le fait voir débraillé, presque sans-culotte, jacobin coiffé du bonnet rouge, sergent-recruteur de la révolution. Une barbe sale couvre à moitié sa grosse figure noire et passionnée, si différente de la mince figure rose et volontaire du jeune ministre William Pitt. On déguise aussi Charles Fox en serpent du paradis terrestre, enroulé autour de l'arbre de la liberté; il tente le peuple anglais par l'appât de cette pomme: la réforme électorale. Nous surprenons ici le mouvement de recul imprimé aux institutions britanniques par la peur de la contagion française. La réforme électorale! mais c'était naguère le désir de tous les esprits sérieux, du grand ministre en tête; et maintenant cette réforme urgente est écartée comme une dangereuse utopie. Que dirons-nous des « espérances du parti (*whig*), » un désir de 91 que l'on croirait de 93? Le roi George III a la tête sur le billot, pendant que dans le lointain s'agitent deux pendus: la reine et le ministre. Le bourreau masqué qui tient la hache levée, c'est Fox!

Heureusement que cet homme ne gouverne pas l'Angleterre. Naguère il l'espérait; la mort ou la maladie mentale du roi son ennemi allait lui livrer le ministère, sous la régence de son ami le prince de Galles. Mais, le

roi se rétablissant, le ministère Pitt plus fort que jamais, Fox et les whigs se sont vus réduits à suivre en pleurant « les funérailles de miss Regency. » Est-on pour cela très tendre au jeune et puissant ministre? Non, le crayon a l'habitude depuis quelques années de l'entreprendre sur ses réformes financières mal comprises; il continue à le railler avec peu de convenance sur sa maigreur, sur son petit nez pointu et relevé; il le dessine en champignon, en mendiant de *Gil Blas*, que sais-je encore? Rien de tout cela n'est très haineux; et si l'on fait à ses dépens les charges qu'exige le métier, on serait bien fâché de renverser un grand homme aussi nécessaire. La preuve, c'est qu'on persécute avec acharnement ses adversaires, non seulement le parti Fox, mais le chancelier Thurlow, ami du roi, que Pitt finit par expulser de son ministère.

Quand les excès de la révolution se déchaînent, les artistes anglais brosent ce tableau suivant une gamme rouge, crue et violente, conforme à leur génie naturel aussi bien qu'aux événements. De la guillotine régicide, le sang du meurtre monte fumant jusqu'au ciel. Ce ne sont que magistrats à la lanterne, prêtres massacrés, hideux festins de cannibales. Une « belle de Paris, » c'est maintenant la tricoteuse qui excite et applaudit le bourreau. Que les Anglais, volontiers grondeurs, sachent donc regarder cela, se regarder eux-mêmes et jouir. Gillray et Cruikshank les invitent à cette comparaison par des dessins symétriques un peu différents. Le premier oppose ironiquement l'esclavage anglais à la liberté française : un gros Anglais se plaint en mangeant du rosbif des ministres qui ruinent la nation avec les taxes et qui asservissent le peuple, tandis qu'un maigre sans-

culottes, suçant des ciboules et des limaces, s'écrie (en français): « Sacrebleu, quel bienfait que la liberté! » Cruikshank reprend ce thème avec plus de détail: « Bonheur français, misère anglaise. » D'un côté, quatre maires Français, qui ont des cocardes à défaut de culottes, se disputent un oiseau étique. A l'arrière-plan, des assignats dépréciés, une tête sur une pique, un pendu à la lanterne, un bébé sanglant fils d'aristocrate, un petit arbre de la liberté dans une casserole. Au premier plan, une cruche d'eau fêlée, un chat mort de faim. De l'autre côté, quatre gras Anglais autour d'un jambon et d'un pudding. Un bon feu de charbon, des pots d'ale mousseuse. Par la fenêtre on aperçoit un gras laboureur qui ensemence son champ. Sur le mur s'étalent des formules loyalistes: *King and constitution for ever.*

Si l'on tient aux vieilles institutions de la monarchie nationale, ce n'est pas que l'on ménage beaucoup les personnes royales existantes. Ce roi George III, que nous verrons si populaire dans la lutte contre Napoléon, Gillray l'avait pris depuis longtemps pour le point de mire de ses railleries, sans parler d'indicibles grossièretés. Une des plus spirituelles est son « *Connaisseur examinant une miniature.* » Le roi, s'éclairant d'un bout de chandelle économiquement planté sur un brûle-bout, fait la grimace en reconnaissant un portrait du régicide Cromwell: or nous sommes en 92! Vengeance de l'artiste, a-t-on dit, contre un souverain qui avait dédaigné son talent. Ce qui est certain, c'est que George, comme sa femme, passait pour avare, malgré les énormes dépenses où l'entraînait naguère la corruption parlementaire. Si les choses ont changé depuis le ministère Pitt, la parcimonie n'a fait qu'augmenter chez le « fermier George » et chez la « fermière, » qui a mis au monde tant de princes peu

sympathiques : le pire est encore l'aîné d'entre eux, le futur George IV, qui donne raison au proverbe sur les pères des fils prodigues. Ici, on nous montre les deux majestés déjeunant d'œufs à la coque et de salade, tandis que le prince de Galles subit une digestion laborieuse, punition de ses excès. Ailleurs le roi, grosse figure qui ressemble un peu à Louis XVI, et la reine, petite figure chafouine qui ne ressemble point à Marie-Antoinette, caressent amoureusement de gros sacs de guinées. Quant au fils, quant aux distractions qu'il prend dans son trop célèbre palais, Gillray le suit au fond de ses retraites en prenant soin de le montrer toujours dans la société de Fox ; mais nous ne nous chargeons pas de les accompagner.

Pourtant, il faut faire une fin quand on a de grosses dettes à payer. Le prince de Galles est fiancé à Caroline de Brunswick. Le dessinateur lui adresse un cadeau de noces qui veut être à moitié bienveillant. Celui qui a toujours tenu à s'appeler le premier gentleman de l'Europe est au lit. Dans son rêve, il voit une belle princesse, encore embellie de ses vertus, nous dit la légende, pendant que le roi lui offre un sac aussi rond que sa figure, et la reine un livre sur l'art d'avoir de jolis enfants. Hélas ! pour une fois que Gillray veut être presque aimable, il est plus terrible que jamais. Toutes les vertus ! vingt-cinq ans plus tard, un scandaleux procès traînera la reine Caroline devant la chambre des lords. De jolis enfants ! l'unique sera la pauvre princesse Charlotte, celle qui dira un jour cette parole navrante : « Ma mère n'aurait pas été une mauvaise femme, si mon père n'avait pas été un homme plus mauvais. » Pour le moment, la naissance d'une petite fille réjouit George III, vertueux homme de famille. Eh bien, Gillray ne peut

se tenir de le ridiculiser dans son rôle de grand-père, nourrissant à la becquée l'héritière de ses couronnes.

Donc, point d'illusion loyaliste; même, à l'égard du grand ministre et de l'honnête ménage royal, quelque injustice. Peu importe; l'opinion des dessinateurs et de leur public n'est pas douteuse: elle est grincheuse, mais conservatrice.

II

La guerre avait commencé, la plus terrible et la plus dangereuse que l'Angleterre eût jamais faite. La caricature, que nous venons de voir si nettement hostile à la France révolutionnaire, hésite pourtant, pendant les premières années, à se déterminer dans le sens belliqueux. Elle est surtout préoccupée, comme l'opinion publique telle que nous la connaissons par les autres témoignages, de l'énormité des dépenses que la guerre entraîne. Là-dessus, la verve de Gillray se déchaîne, endiablée. John Bull est engagé dans un moulin à café où il s'enfonce, se raccourcit, va disparaître: c'est que la substance de John Bull s'en va en guinées, et William Pitt tourne le moulin. Il a besoin de cet or monnayé qui ruisselle, tant il lui en faut pour payer l'empereur et les rois coalisés. Ailleurs, tous ces personnages couronnés sont là qui tendent la main, et Pitt leur donne des guinées, leur en donne encore; il paraît que John Bull n'a pas disparu tant que cela dans le moulin, car il ressuscite en ce second dessin pour que le ministre financier puise dans ses poches. En un troisième, tandis que le peuple au dehors crie famine, Pitt et ses collègues sont attablés: ils mangent un énorme poisson, un énorme rosbif; et ce poisson, ce rosbif, ce sont encore des masses de gui-

nées. Nous avons ainsi la sensation d'une orgie pécuniaire pour solder la guerre continentale; et cette sensation n'est que trop conforme à la réalité des faits. Partout des taxes qui montent, montent, des taxes sur tout, même sur les enfants qui crient. Dernier effort d'audace: le ministre, déguisé en collecteur d'impôts, poursuit John Bull dans la pièce la plus retirée de sa maison, et, le crayon en main, note ce qui se passe pour en faire l'objet d'une suprême exaction.

L'oppression pécuniaire n'était pas la seule que causât cette lutte sans merci. Une série de lois supprimaient ou suspendaient la liberté individuelle, la liberté de réunion, la liberté de la presse. Aussi voyons-nous un comité de censeurs cherchant des brochures à poursuivre, et un « club de penseurs » réunis autour d'une table; ils pensent peut-être, mais ne peuvent rien dire, car ils sont tous bâillonnés. Attaque plus vive que les autres: William Pitt se voit menacé par les mesures mêmes qu'il a prises, car l'*habeas corpus* qu'il a *suspendu* est maintenant *suspendu* au-dessus de sa tête sous la forme d'une hache, à côté d'une corde qui s'appelle Opinion publique. On pourrait croire en 1795 que le crayon conservateur se convertit au jacobinisme. Bientôt tout va changer.

Pendant l'année 1796 et les suivantes, Gillray devient décidément belliqueux. L'Angleterre n'a d'autre alliée que l'Autriche, elle finit même par demeurer seule en face du Directoire victorieux. On ne parle que d'invasion en Irlande, d'invasion en Angleterre. Ce que serait un pareil cataclysme, une vaste caricature va nous l'apprendre. Au milieu de toutes les horreurs de la guerre, têtes coupées, roi jeté par la fenêtre, etc., s'élève un arbre de la liberté. Le maigre Pitt y est attaché, nu



jusqu'à la ceinture, et le jacobin Fox, avec une rage de bourreau, le flagelle jusqu'au sang. Accusation de trahison qui va s'aggravant d'année en année, tant l'opinion de l'immense majorité des Anglais en voulait aux rares députés de l'opposition, et à leur chef, de leurs sympathies françaises. Ceux-ci déclarent la paix nécessaire, mais à quelles conditions la feront-ils ? La Grande-Bretagne à genoux offre au sombre génie de la Liberté et de la Guillotine la couronne du roi George, son sceptre, la Grande Charte, résumé des vraies libertés nationales. Mais l'avidé vainqueur réclame encore d'autres concessions. Fox, Sheridan, reconnaissable à son nez bourgeonnant d'ivrogne, d'autres whigs encore apportent, qui les clefs de la Banque, qui la suppression du Parlement, qui la reddition de la flotte.

Cette flotte, ou plutôt les deux flottes, celle d'Angleterre, celle de France, deviennent les personnages principaux du grand duel. Alors on impute à Fox des trahisons énormes. Simple plaisanterie que de le costumer en ministre du Directoire ; voici qui n'est plus un jeu. La figure de Fox surmonte le *french telegraph*, l'ancien télégraphe aérien, avec ses grands bras. L'un des bras éclaire comme un phare la flotte d'invasion ; l'autre bras lui indique le chemin de l'Angleterre, et dans le lointain la cathédrale de Saint-Paul à incendier. Ailleurs, Fox sert de pilote à la flotte française : un souffle puissant fait reculer les navires agresseurs ; c'est le souffle de Pitt qui redevient populaire, car après tout il est le défenseur de la patrie. Ses services s'imposent d'autant plus qu'on voit déjà poindre un général corse en qui la haine clairvoyante reconnaît le futur ennemi. Dès 98, on s'attend à voir débarquer le jeune vainqueur de Rivoli. Un anonyme représente les dames anglaises, empressées à porter

au trésor leurs offrandes patriotiques, dans l'effroi que leur cause à toutes, surtout aux plus vieilles et aux plus laides, l'arrivée de Bonaparte et de ses audacieux soldats. Ce n'est pas une caricature d'intention, c'est l'expression vraie, avec quelques détails un peu chargés pour l'amusement du public, d'une ardeur aux souscriptions volontaires qui a existé réellement alors.

Quand la menace s'est déversée sur l'Égypte, Gillray n'est guère moins inquiet; il se rassure par de sinistres prophéties sur l'armée française, dont les ossements forment une nouvelle pyramide, sur la flotte française dont le géant, John Bull, s'amuse à croquer les vaisseaux. Le représentant de John Bull, en chair et en os, s'appelle l'amiral Nelson: lorsqu'on apprend sa victoire à Aboukir, on multiplie les dessins à sa louange, sans se permettre la moindre charge sur sa figure, en l'embellissant au contraire. On fait de lui un Gulliver, qui traîne au bout de ses ficelles des crocodiles tricolores.

Malgré tout, au moment où vont finir le dix-huitième siècle et la première grande guerre, la gloire de Nelson ne dissimule pas une profonde et générale lassitude. L'armée de terre, surtout les officiers de cette armée, et les finances, voilà les deux côtés faibles de la situation qui frappent Rowlandson, Cruikshank et Woodward. Sous le crayon du premier, un affreux petit bonhomme se prélassé en uniforme, écrasé par son chapeau et par le poids de son sabre. « Que peut-on faire de cet avorton? » dit la légende. Réponse: « Un officier. » Le plus grand général de l'époque, nous dit Woodward, c'est le général Mécontentement, tenant d'une main une liste de banqueroutes, de l'autre une bourse vide. C'est que, pendant que certains négociants de la Cité font d'énormes fortunes, les simples citoyens plient sous le faix. Voici

un gros banquier appuyant son heureuse bedaine sur un pupitre où se pressent les chiffres de ses recettes, les « clairs profits, » prises de vaisseaux, bénéfiques sur les emprunts, gains dans l'Hindoustan : total cinquante mille livres. Et voici l'un des chefs-d'œuvre de Rowlandson, bien supérieur aux vulgaires sujets tels que Pitt détrousseur à la foire, boutiquiers qui se plaignent, estampes qui pullulent alors. La statue de Pitt tient d'une main le budget, de l'autre le gouvernail. La devise en est fière : *Sic itur ad astra*. Seulement, regardons le piédestal. Toutes les pierres qui le composent portent un nom : Taxe sur les chevaux, taxe sur la poudre à cheveux, taxes additionnelles, taxes sur les fenêtres, les chapeaux, les boutiques; et la plus grosse pierre s'appelle : Guerre d'extermination.

III

Quand on en est là, on fait la paix; et chacun sait combien le traité d'Amiens fut acclamé par le peuple d'Angleterre. Pendant quelques années, je ne vois pas de caricature politique très saillante, malgré une certaine antipathie contre le pacifique ministère Addington. Bientôt le retour des hostilités rend à Gillray et à ses émules toute leur verve. Seulement, leur point de mire a changé: ce n'est plus un peuple en révolution, c'est un homme maître de l'Europe. Contre lui, la haine du crayon suit et traduit les haines nationales; et cela se reconnaît bien à une complication qui va peut-être surprendre.

De 1804 à 1807, la crainte de Napoléon s'associe à la crainte du catholicisme, du pape, des catholiques d'Irlande, des catholiques d'Angleterre. Le cri de *no popery!* figure quelquefois dans la partie écrite des dessins; il les

inspire toujours, il retardera indéfiniment ce qu'on appelle d'un mot à moitié exact l'émancipation des catholiques, plus précisément leur égalité politique. Le menaçant capitaine avec lequel s'engage une lutte à mort, le pape vient de le sacrer empereur. Ce sacre lui-même, on le travestit en une procession grotesque de prélats romains et de blanchisseuses changées en dames d'honneur. On ignore la mésintelligence secrète qui ne tardera pas à éclater entre le spirituel et le temporel. Quand le boulangier Bonaparte fait sa fournée de petits rois, et retire du feu un roi de Bavière, un roi de Saxe, un roi de Wurtemberg cuits à point, le geindre qui pétrit dans un coin de la boutique est un personnage mitré. On se figure, en cette Angleterre où les anciennes impressions populaires laissent des traces profondes, que l'on est à peu près revenu au temps de Louis XIV, que l'invasion méditée au camp de Boulogne sera une invasion romaine, et que par conséquent les whigs ou les modérés qui réclament l'égalité politique pour les catholiques sont des traîtres.

Aussi reparaissent et Fox et William Pitt, tous deux à la veille de leur mort prématurée, Fox toujours haï, dénoncé; Pitt décidément populaire. Et pourtant, cette question catholique, le grand ministre l'avait soulevée. C'est lui qui, en opérant l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, c'est-à-dire en décuplant le nombre des catholiques du royaume britannique, avait rendu de plus en plus sensible l'injustice de leur situation. Mieux que personne, il avait compris cette injustice, et la réforme équitable qui s'imposait. Mais il y avait renoncé devant la répugnance populaire et le bigotisme protestant de George III; et l'on savait également gré au roi de son zèle, au ministre de sa concession. En revanche, nous voyons au milieu d'une procession cléricale Fox, toujours complice des

opprimés et des ennemis de la patrie. La procession recule devant le souffle de Pitt. On nous montre aussi la balance divine : sur un plateau la couronne d'Angleterre et la Bible, sur l'autre plateau la tiare et des chaînes; la protection céleste fait pencher la balance du bon côté.

Cependant la menace napoléonienne est là: si Bonaparte débarquait en Angleterre ! Eh bien, qu'il y débarque ! Gillray lui annonce le sort qui l'attend « dans les quarante-huit heures: » sa tête promenée au bout d'une pique. Il se croit bien grand, cet usurpateur: qu'il sache donc que le roi d'Angleterre est plus grand que lui; George III, devenu un géant de Gulliver, géant du pays de Brobdingnag, tantôt regarde avec sa lunette le petit Napoléon qu'il tient dans le creux de sa main, tantôt se divertit à voir ce nain qui manœuvre une escadre dans un bol de punch: maigre et court personnage au grand chapeau, dont le sabre et l'habit traînent derrière lui, et qui prend des airs de matamore. Admirons ici encore la persistance des impressions anglaises: ces caricaturistes ont toujours dans l'œil le profil pointu du jeune général; ils ne se sont jamais doutés que Napoléon eût engraisé. Donc ce fantoche menu veut prendre pour lui seul tout le globe; mais tantôt Pitt le lui dispute avec un grand couteau pour partager le plum-pudding rond sur lequel nous vivons tous: à l'un la mer, à l'autre le continent; tantôt John Bull en personne le boxe et l'aplatit sur le pôle. Lorsque le ministre patriote est mort, sa statue reparaît, mais elle n'a plus rien d'ironique comme naguère sous le crayon de Rowlandson. Elle porte ces deux devises louangeuses: « Intégrité. Il a vécu non pour lui, mais pour sa patrie. »

Que va devenir l'Angleterre privée d'un tel serviteur,

livrée pendant quelques mois de 1806 au gouvernement de Fox, et après sa mort, jusqu'au printemps de 1807, au ministère de ses partisans, aux complices des catholiques? Ne va-t-on pas se résigner à une paix honteuse? Voici le long sabre du petit homme qui indique l'insolente série de ses conditions: cédez Malte, cédez Gibraltar, livrez votre flotte, payez une énorme contribution! Pour résister, on ne compte pas sur Fox, que l'on difame jusque sur son lit de malade; on compte sur le roi George: il est debout devant son trône, il sauvera l'honneur de l'Angleterre. Et lorsque Fox est mort, lorsqu'on ne craint plus une paix mauvaise, c'est encore le roi qui conjurera le péril catholique. L'expulsion du ministère Grenville est un des plus curieux dessins de Gillray. Il a repris son ancien thème du « fermier George, » cette fois avec éloge. Le fermier précipite dans le lac les pourceaux démoniaques. Chacun de ces pourceaux porte une tête humaine, un portrait de whig ou de modéré: portrait de Grenville, portrait de Whitebread. Et nous lisons sur leur croupe, pendant qu'ils sautent dans le lac, les motions présentées par ces mauvais protestants: émancipation catholique, égalité pour les officiers catholiques, rappel du *test*. Et le fermier George leur crie: « Race maudite de cochons, comment! après avoir dévoré en un an plus que vos prédécesseurs en douze, vous vous retournez pour mordre votre maître! Que le diable ou le pape vous possède, sortez de ma ferme! »

IV

Le taureau des courses espagnoles inspirait un jour à Edgar Quinet cette apostrophe éloquente: « Ornez son front d'une devise argent et or, il a vaincu Mahomet,

Philippe II, Napoléon. » Napoléon, toujours le maigre Bonaparte de Gillray, nous le voyons dans le cirque, aux prises avec ce taureau furieux, le peuple espagnol, et lancé en l'air par ses cornes terribles. Comme spectateurs les rois, le pape lui-même, dont les Anglais connaissent maintenant les vrais sentiments pour l'empereur, tous transportés de joie. Ainsi se traduisent les espérances qui, depuis 1808, vinrent fortifier les Anglais, un moment atterrés par la défection de la Russie. Malheureusement pour eux, ils crurent l'empire de leur ennemi facile à attaquer, et cette idée fausse leur inspira la funeste expédition de Walcheren. Leurs satiriques ne pouvaient manquer de lâcher un moment Napoléon pour s'en prendre aux organisateurs de cette tentative ridicule et lugubre : une armée anglaise mal nourrie, mal soignée, mal commandée, n'arrivant même pas devant la forteresse d'Anvers, son objectif, mourant loin du feu de l'ennemi, dans une île malsaine, de maladie et de misère.

Pour comble d'horreur, on avait dit quelques mois auparavant que les plus incapables des officiers devaient leur nomination à la corruption. Et quelle corruption, juste ciel ! celle d'un fils de roi, complice d'une femme galante. Les complaisances du duc d'York pour Mrs Clarke sont justement flétries, par le crayon comme par les discours parlementaires. Les commissions de capitaines et de colonels traînent sur le lit de la belle dame, dont l'ami se reconnaît facilement. Tous les personnages qui ont trempé dans ces malheureuses affaires sont plus ou moins maltraités. Cruikshank nous fait assister aux adieux du commodore Curtis et du ministre lord Castlereagh. Celui-ci pleure dans une barque le départ de son ami, qui le salue de la poupe de son navire,

où pendent une tortue et des légumes secs : allusions à sa lenteur et à ses mauvais approvisionnements. Voici enfin les résultats de la criminelle impéritie : une procession lugubre derrière les victimes, la Britannia en pleurs et toute une kyrielle d'invalides.

Dans la longue crise de trois ans qui mit tellement près de sa perte l'Angleterre asphyxiée par le blocus continental, la caricature milite en faveur de la diversion espagnole et de ses partisans, Wellington, Canning ; ce dernier passe même pour avoir inspiré directement Gillray. Si Castlereagh a été attaqué, c'est en tant qu'adversaire de Canning : ces deux ministres ne viennent-ils pas de pousser leur antagonisme jusqu'aux extrémités d'un duel célèbre ? Par la suite lord Castlereagh, adversaire de Napoléon aussi résolu dans la diplomatie que Wellington sur les champs de bataille, est autant que lui respecté. On maltraite au contraire le premier ministre Perceval, anti-catholique pourtant et anti-napoléonien, parce qu'il voit de mauvais œil la guerre d'Espagne. Un personnage qu'on ne cesse pas de harceler depuis un quart de siècle, c'est le prince-régent devenu roi véritable par la folie définitive de son père. Lui aussi luttait résolument contre le grand ennemi ; mais ni ses opinions, ni les succès de ses ministres ne désarment le crayon, qui se plaît à l'entourer de sirènes mythologiques ou de femmes trop réelles. A aucun moment de sa longue carrière, celui qui s'appellera George IV n'a obtenu l'estime de son peuple.

Revenons à Napoléon et aux derniers efforts de la guerre. Gillray n'est plus là : l'intempérance, alors si répandue parmi les hommes distingués de l'Angleterre, vient d'éteindre son intelligence en attendant de le traîner au tombeau. Mais, dans son entretien de la Mort et

Bonaparte, Rowlandson s'élève à une hauteur presque shakespearienne. Assis sur un tambour, le vaincu de Leipzig cause avec la terrible faucheuse assise en face de lui sur un canon, et une interminable perspective de victimes commente le lugubre tête-à-tête. « La plume, dit très bien Champfleury, est insuffisante à montrer le parti qu'a tiré l'artiste anglais de son thème. C'est le regard de la mort qu'il faut voir entrer dans le regard du conquérant soucieux... pendant qu'au loin se font entendre des plaintes de mourants, et plus loin encore des pleurs de mères, et plus loin encore les sanglots de la France. » Bien inférieur me paraît un dessin anonyme où les souverains de l'Europe s'amuse à berner leur ennemi sur la couverture dont se servaient les muletiers pour berner Sancho Pança. Ailleurs, le comique se mêle au tragique sans jamais le faire oublier. On nous amuse un instant avec la revision des remplaçants pour la milice; mais, quand nous voyons ces bossus, ces bancals, ces maigrichons, auxquels les puissances militaires sont réduites pour remplir leurs cadres, nous pensons aux jeunes gens vigoureux qui dorment sous les neiges, ou sur les champs brûlés de la Castille. Elle nous amuse, la « presse » du quaker, lorsque ce pieux ennemi de l'ivrognerie et du métier des armes est entraîné par un moment de faiblesse, par les charmes de deux gaillardes apostées, vers la maison fatale où on lui fera perdre la raison et signer son engagement; mais nous n'avons plus envie de rire quand un matelot pleure en se séparant de sa petite famille.

Quand Napoléon est à l'île d'Elbe, Cruikshank lui sert une histoire rétrospective de sa vie, sans générosité, sans convenance et même sans justice. Autrefois, Gillray avait accusé Bonaparte et Joséphine de complaisance

pour les vices du directeur Barras; peut-être serait-il aussi injurieux que son successeur, mais il serait moins médiocre. J'admets que dans son petit lit de l'école de Brienne on prête au jeune élève des rêves de gloire allant jusqu'à la possession du globe terrestre; j'admets encore qu'on le montre pillant les reliques d'Italie; mais pourquoi le rendre odieux en faisant de ce grand homme l'empoisonneur des malades de Jaffa? pourquoi le rendre ridicule en le faisant sauter par la fenêtre pour échapper aux Cosaques? Tout cela manque de grandeur, et malheureusement, on le sait, la caricature n'a pas été la seule à méconnaître ses devoirs envers le vaincu. Elle pourrait dire à sa décharge qu'elle n'a épargné ni Fox, ni Pitt lui-même, et qu'elle a traduit dans toute leur férocité les mouvements de l'opinion publique. En ceci précisément elle rend service à l'historien. Les qualités personnelles des caricaturistes ne sont pas ce qui le touche. Quand même Gillray, suspect de vénalité, n'aurait pas eu des passions entièrement désintéressées, il n'en exprimait pas moins les passions sincères de ce personnage, le plus important de l'histoire, que Luther appelait monsieur Tout-le-Monde.

EDOUARD SAYOUS.

